

causalité. Tout le tracé de l'œuvre repose sur l'intrigue, et les personnages sont priés d'obtempérer à ses exigences. Excepté pour Tess (qui donne l'impression d'être plus grande que le destin lui-même), cet aspect de son œuvre n'est pas satisfaisant. Ses personnages sont embobinés dans une série de pièges pour finalement se retrouver pieds et poings liés, le destin est constamment mis en évidence, et cependant, malgré tous les sacrifices qui lui ont été faits, l'action n'apparaît jamais comme une chose vivante, comme dans *Antigone*, dans *Bérénice* ou dans *la Cerisaie*. Le destin qui se trouve au-dessus de nos têtes, et non le destin qui nous travaille et nous traverse — voilà ce qui domine, ce qui est mémorable dans les *Romans du Sussex*. Egdon Heath, avant que Eustacia Vye y ait mis le pied. Les bois sans les forestiers. Les hautes plaines dominant Budmouth Regis, avec les princesses royales, encore endormies, qui les traversent à cheval à l'aurore. Dans *les Dynastes* le succès de Hardy est total : là les coups de marteau se font entendre à juste titre, les causes et les effets enchaînent les personnages sans tenir compte de leur résistance, un contact absolu s'établit entre les acteurs et l'intrigue. Mais dans les romans, bien que la même machine superbe et terrible soit en fonction, elle n'attrape jamais l'humanité entre ses dents. Dans les infortunes de *Jude l'Obscur*, certains problèmes essentiels n'ont pas été mis en question, ni même posés. Autrement dit, on a exigé des personnages qu'ils contribuent trop à l'intrigue. Si ce n'est en ce qui concerne leurs dispositions rustiques, leur vitalité en ressort appauvrie, ils sont desséchés, et amaigris. Comme poète, comme prophète, comme évocateur, à ses côtés George Meredith n'est rien d'autre qu'un chanteur des rues ; mais Meredith savait ce que le roman peut supporter, de même que l'intrigue peut accabler ceux qui y contribuent, et il savait aussi où et quand on peut laisser les personnages agir à leur guise. Quant à la morale de l'histoire... Eh bien ! je ne vois pas de morale, car je

suis chez moi dans l'œuvre de Hardy et que je ne puis y être dans celle de Meredith. Toujours est-il que la morale de l'histoire, d'après l'opinion du conférencier, est encore une fois défavorable à Aristote. Dans le roman, tout le bonheur et le malheur humains n'adoptent pas la forme de l'action, mais recherchent d'autres moyens d'expression, refusent d'être aussi rigidement canalisés.

Dans cette bataille perdue qu'elle livre aux personnages, l'intrigue se venge souvent lâchement. Presque tous les romans faiblissent vers la fin. C'est parce que l'intrigue demande à être bouclée. Pourquoi cela est-il nécessaire ? Pourquoi n'existe-t-il pas de convention autorisant le romancier à s'arrêter dès qu'il éprouve de l'ennui ? Hélas, il lui faut aller jusqu'au bout, et généralement les personnages lui claquent entre les doigts en cours de rédaction, de sorte que l'impression finale qu'ils nous laissent est celle de la mort. *Le Vicaire de Wakefield* est un roman typique à cet égard : si intelligent, si frais dans la première partie, jusqu'à la peinture du groupe de famille où Mrs Primrose pose en Vénus, et ensuite si gauche et si bête. Les incidents et les personnages qui agissaient au départ pour leur propre compte se voient contraints de participer au dénouement de l'intrigue. A la fin l'auteur conçoit tout de même qu'il a fait preuve d'étourderie : « Je ne peux tout de même pas poursuivre, dit-il, sans une réflexion sur ces rencontres fortuites qui, bien qu'elles arrivent chaque jour, excitent rarement notre surprise sinon dans des occasions exceptionnelles. » Bien sûr Goldsmith n'est qu'un poids léger, mais beaucoup de romans échouent pour les mêmes raisons : ce moment d'arrêt désastreux au cours duquel la logique prend le pas sur la chair et le sang. Si la mort et le mariage n'existaient pas, je me demande comment le romancier moyen s'y prendrait pour conclure. La mort et le mariage sont quasiment le seul lien entre ses personnages et son intrigue. Et puis, là, le lecteur est plus disposé à venir à sa rencontre, à porter sur ces